

PASSEPARTOUT

SOREL, 12 MAI, 1888.

EVOLUTION.

Après onze années d'existence, *Le Canard* se sentant vieux, (car un canard de onze ans peut se vanter d'avoir atteint un âge respectable et peu ordinaire) se décide à subir la loi commune; et croyant à l'évolution, devient PASSEPARTOUT.

Comme le sphinx qui renaît de ses cendres, ou le chrysalide qui devient papillon, *Le Canard* monte un degré de plus vers la perfection. Avant d'aller rejoindre la grande majorité dans l'Elysée des canards il veut pousser un dernier couac, ah oui! le dernier couac, et le mot adieu lui part du cœur et lui vient sur les lèvres, et son œil se mouille, car le souvenir du passé lui revicait. Mais trêve aux noirs pensées, car pourquoi serait-il triste puisqu'il va revivre dans PASSEPARTOUT, plus grand, avec des horizons nouveaux?

A Bon Entendeur, Salut!

Ce n'est pas sans crainte que nous entreprenons la publication du journal PASSEPARTOUT.

Déjà plusieurs essais ont été tentés au Canada, pour fournir au public une littérature légère et agréable: tous ces efforts ont échoué.

Était-ce dû au manque d'initiative des promoteurs de ces différentes publications, ou à la difficulté d'obtenir des écrits amusants? Ou n'a jamais pu le savoir.

Nous serions plutôt portés à croire que les écrivains se permettant d'avoir trop d'esprit et d'égoïsme et, le gardant tout pour eux, le public en était par conséquent jaloux.

Nous ne ferons pas comme nos prédécesseurs, car nous sommes convaincus que le public ne nous jalouera pas le peu d'esprit que nous avons et s'amusera de l'esprit des autres, que nous lui fournirons à gogo.

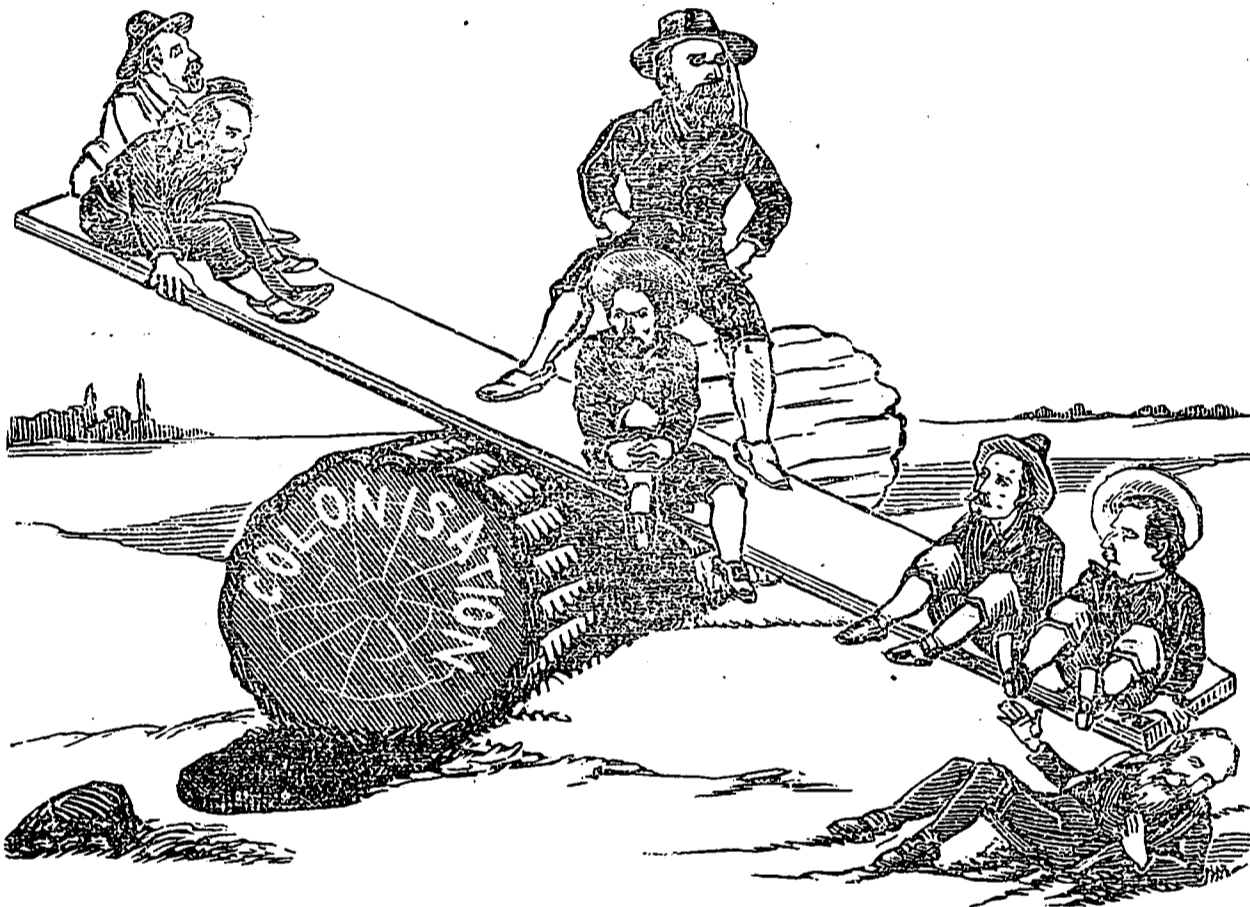
Notre intention est de tenir le public au courant de toutes les blagues à la mode et de les devancer même par celles de notre cru, et ce bon public sera satisfait sans doute lorsqu'il apprendra que nous nous sommes assurés les cinq meilleurs plumés du genre humoristique au Canada.

Nous recevons la plupart des journaux comiques publiés en langue française, anglaise, espagnole, italienne et hollandaise. Pour en faire bénéficier nos lecteurs nous avons acheté une immense paire de oiseaux, et, les traducteurs du gouvernement fédéral aidant, chaque semaine, le public pourra festoyer au banquet de l'esprit et du bon-ton, pour la modique somme de trois centins.

L'intention formelle des Éditeurs-propriétaires est d'éviter les personnalités grossières et malsonnantes, surtout les causes de libelle, étant assuré d'avance que quelque soit l'abondance de cette récolte elle ne produit ni la richesse ni le bonheur.

Nous avouons en toute humilité, ne pas être comme certains grands écrivains, grands comme le monde, décidés à nommer chaque chose par son nom. Non, nous ne le ferons pas toujours.

Nos caricatures seront, en autant qu'il sera en notre pouvoir, des caricatures et non des œuvres d'art vulgaires



BALANÇOIRE PROVINCIALE.

McSHANE—Tu m'as poussé, Mercier.

TOUS—C'est pas vrai; tu t'es jeté en bas toi-même.

TAILLON—Je ne peux plus tenir; je glisse.

DUHAMEL—On est pas mal comme ça. Continue Trudel, à faire la chandelle.

TRUDEL—Ça finit par m'ennuyer de toujours faire monter ou descendre les autres. Je reste toujours à la même place.

—le public qui s'attendrait à trouver dans notre feuille des lithographies de \$25 se tromperait.

Aussitôt que notre journal aura atteint une circulation aussi grande que le chiffre de notre population expatriée aux États-Unis, une prime sera offerte comme compensation aux malheureux qui ne nous lisent pas. Nous enverrons aussi dans les mêmes circonstances à tous nos abonnés retardataires le portrait de Sa Gracieuse Majesté. Ils le trouveront collé sur l'enveloppe de la lettre qui contiendra leur compte.

Enfin pour témoigner de l'ardeur des sentiments des propriétaires du nouveau journal pour rire, PASSEPARTOUT, il sera imprimé sur papier couleur rose-tendre!!!

L'abonnement est fixé à un piastre et demi par année, payable d'avance, afin de ne pas courir...après.

Les Éditeurs-Propriétaires ROULLIARD & CIE.



Apprenant la nouvelle.



Mon homme est élu!

Un maître montre à son domestique une tête de cerf à bois superbe.

—Oui, j'ai rapporté cela de Suisse....

—Ben vrai..... c'est pas pour dire, mais m'sieu n'avait pas besoin d'aller si loin pour ça.

HUMORISTIQUE.

Quelle est la manière de faire, sensation dans le monde?

C'est d'avoir la pizote deux fois; la première fois vous serez remarqué et la seconde fois vous serez remarqué.

R... a une façon bien simple de payer ses dettes; il emprunte à A... pour rendre à B... il appelle cela jouer de la flûte, sous prétexte que les flûtistes passent leur vie à ouvrir un trou pour en boucher un autre.

Vive discussion l'autre jour entre deux troupiers, il s'agissait de savoir quelle était plus française de ces deux expressions: peu-za-peu, ou peu-t-à-peu.

Enfin les deux troupiers consentirent à consulter leur sergent, ils vont le trouver et lui soumettent le cas.

Le sergent réfléchit pendant quelques instants, caresse sa moustache et d'une voix solennelle rend cet arrêt:

"Peu-za-peu est plus coulant—Peut-à-peu est plus raffiné—mais ce n'est français ni que l'un ni que l'autre, on doit dire peu-na-peu!....."

Qu'est-ce que le haricot?

C'est le piano du pauvre!

Vaste champ ouvert aux réflexions!

LA DÉBAUCHE.

RÉDACTEUR EN CHEF.

SUR LE SEUIL.

A peine avons-nous arraché les lauges qui entourent notre berceau que nous voyons partout des figures souriantes à notre entrée dans le monde. Politiciens, juges, avocats, notaires, médecins, commerçants, tous sont là pour saluer notre sérieuse apparition dans ce monde où les plus belles choses ont le pire destin: Quel sera le nôtre? Chers abonnés, nous vous le confions, sachant que dans votre sollicitude pour nous vous nous servirez de passeport pour une vie longue et assurée, comme nous allons être votre passepartout dans les joyeux moments d'une existence nouvelle et mouvementée.

Connaissez-vous la fable du "Meunier, son fils et l'âne" de Lafontaine? Oui sans doute. Eh bien, chers lecteurs, nous sommes absolument dans la position de ces gens là (excepté l'âne, bien entendu). On nous a demandé de faire de la politique et puis de pas en faire; d'en faire de la rouge, d'en faire de la bleue, et puis de pas en faire; d'en faire de la noire et de n'en faire que de la rose, et puis de pas faire ceci et puis de pas faire cela; enfin vous comprenez qu'il est bien difficile de contenter tout le monde et son beau-père!!!

En attendant que nous puissions nous asseoir avec calme sur notre siège hérissé de pointes d'aiguilles, permettez à notre bambin, avant qu'il soit s'vré et qu'il ait fait ses dents, de vous saluer, mes chers lecteurs, d'une manière toute aimable et poétique.

Oh! vous les connaissez, ces jours pleins de misère où le spleen vous étouffe entre deux battants, où s'en viennent souffler sur le cœur qui se sent ainsi qu'un vent d'hiver, les découragements. On se lève à midi, paresseux, sombre, lâche, ennuyé, ennuyé, misantropé, épuisé; aucun bruit du dehors—les oiseaux sont retenus. Et l'on écoute l'eau tomber sur le pavé.

Car il pleut ces jours là pour toute la journée. Et comme le valet que l'on somme est en bas, soi-même l'on remplit de bois la cheminée; le feu vous égayerait... mais le feu ne prend pas.

On lit le *Passepartout*, le regard s'y promène. On y voit "M. X." est un coquin parait-il. Ça comment finira la guerre très prochaine, Et l'on se dit: "Tout ça, qu'est-ce que ça me fait?"

On est paradoxal, on est atrabilaire. Et l'on découvre en soi de terribles horizons: On en vient à penser d'un volent singulier. Que peut-être, après tout, il avait ses raisons.

Que c'est fort ennuyeux ce million qui manque.

Et que quand on s'en va, le gousset vide, errant.

Il est de mauvais goût, aux commis de banque de tripoter des bills d'un air indifférent.

Ces jours là, voyez-vous, c'est qu'une partie blanche.

Vous écrit ces mots qui font le désespoir. Cet adieu féminin: "Mon cher je serai franche. Je vous aime hier... Ne venez pas ce soir."

Voilà, chers lecteurs, le côté noir, la sombre mélancolie qui se présente naturellement à tout enfant venant en ce monde; mais nous forcerons les portes les plus closes, et notre *passepartout* nous aidant, nous déridons les fronts les plus rombrés et nous ferons briller partout la gaieté sur les figures les plus austères. Ce devoir accompli, nous laisserons à nos lecteurs le rôle qui nous sera le plus cher, celui de sa plus grande sympathie.

PASSEPARTOUT.

LA COMMISSION DU TRAVAIL

OUVERTURE DE L'ENQUETE

PLAINTES DE LA PART DES POLITICIENS

Chapleau rend son témoignage

Les membres de la commission du travail ayant terminé leur enquête dans les provinces maritimes, ont repris leurs séances dans la capitale du Canada, ville selon moi, où ils auraient dû commencer leurs travaux. Car s'il y a une classe d'ouvriers maltraités et mal payés, c'est certainement celle des politiciens d'Ottawa. Les lecteurs du PASSEPARTOUT pourront en juger en parcourant les dépositions qui ont été données par les témoins entendus au cours de la première séance. Les commissaires tiennent leur enquête dans une des salles du restaurant parlementaire où on leur donne toutes les facilités pour s'humecter les parois de la lueur.

A l'ouverture de la séance, M. Helbronner, le commissaire le plus loquace, propose à ses collègues d'entendre d'abord les témoins les plus haut placés, dans la grande manufacture de Sir John A. Macdonald. Sa proposition est acceptée et l'on procède à l'audition des témoignages.

Le premier témoin appelé est Joseph Adolphe Chapleau.

Le sténographe prend sa déposition comme suit :

"Je suis âgé de 49 ans, marié, pas d'enfants à cause de la dureté des temps. Je suis employé dans la manufacture Macdonald depuis environ quatre ans.

Je ne travaille pas à la journée mais à la pièce. Je suis d'avis que les ouvriers employés dans la manufacture sont victimes de l'injustice du foreman dans le département des Canadiens-Français.

Ce foreman s'appelle Langevin. Il m'a pris en grippe et il ne se passe pas une journée sans qu'il ne me fasse perdre une partie des gages que je gagne bien misérablement. J'ai été obligé de me mettre en *strike* l'année dernière pour obtenir une augmentation de gages. J'ai réussi à me faire donner quelque chose, mais ça n'a pas duré longtemps. Le foreman Langevin qui croit que j'ai envie de prendre sa place me foutrait toujours des bâtons dans les roues. Il a dit au boss que j'étais un gaspilleux. Les temps sont si durs pour moi à Ottawa que je suis obligé d'aller travailler tous les samedis et toute la sainte journée du dimanche à Montréal. Je me rattrape un peu comme ça. Quand je vais à Montréal je travaille à une loterie. On appelle ça la Loterie Nationale. C'est pour me mettre à mon compte. C'est une *business* que j'ai starté parce que je ne faisais pas assez d'argent avec l'autre *concurne*. J'ai mis le nom du curé Labelle sur les annonces de la *rigging*; mais c'est seulement pour la frime. Tous ceux qui travaillent pour ma loterie ne gagnent pas grand'chose. S'il y en avait un qui gagnerait un prix, seulement \$25, je vous garantis que je mettrais ça dans les journaux.

Moi je réussis à joindre les deux bouts avec ma loterie, c'est aujourd'hui ma principale source de revenu et je soigne ça.

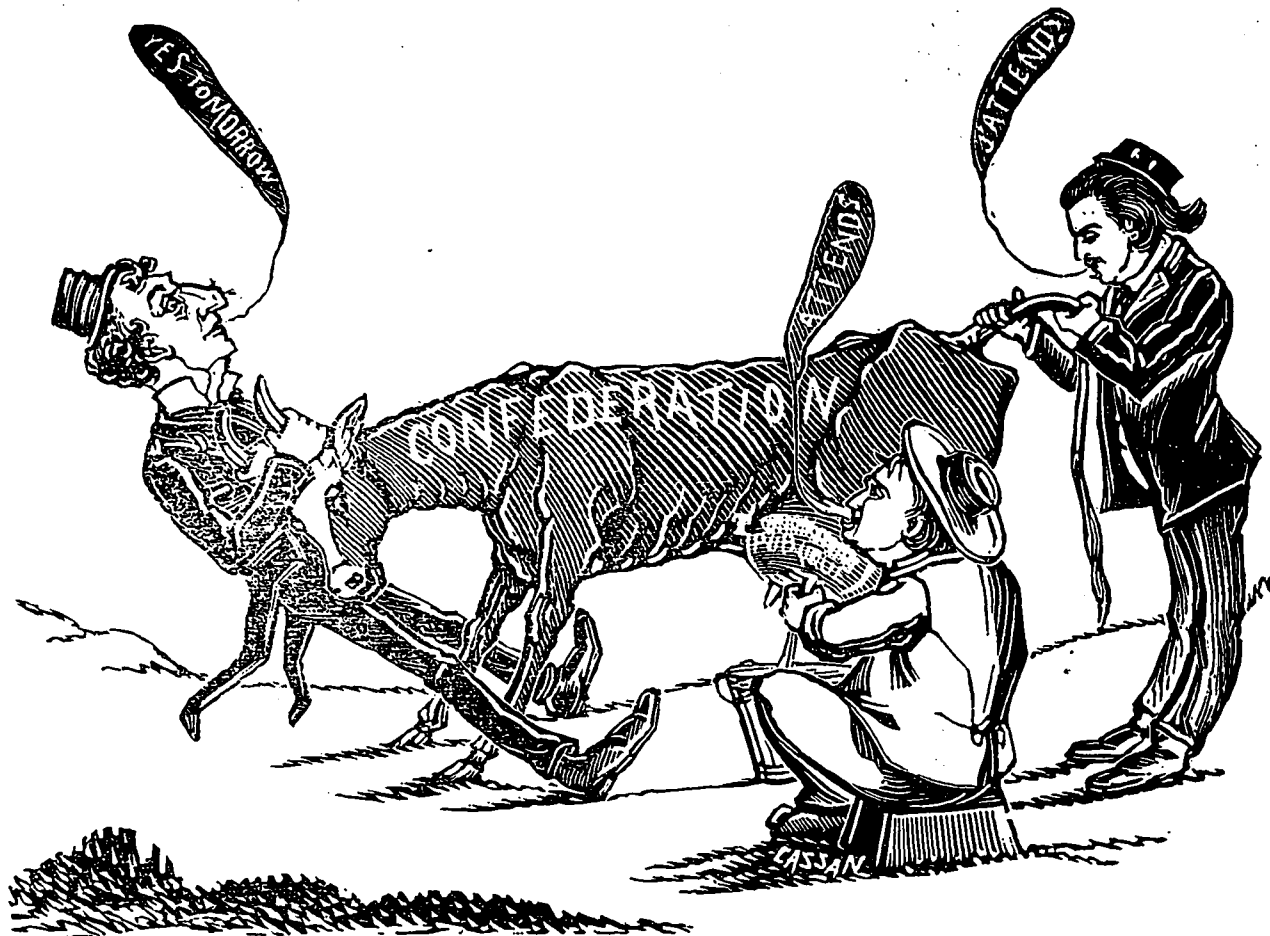
Vous me demandez ce que je gagne à Ottawa? Pas c'te coppe à part mes gages. A Ottawa je travaille dans la corderie.

C'est le département qui paie le moins. Il n'y a pas dans tout le Canada un meilleur ouvrier que moi pour travailler à la corde. Je puis vous en filer bien gros dans une journée. C'est bien fatigant, lorsque je travaille à ça il y a un tas de lâcheux qui cherchent continuellement à gêner mon ouvrage. J'aime pas à botcher mes jobs, moi. J'ai de bons certificats du défunt Sénécal. Quand je travaille dans la corderie j'y mets bien plus de zèle que le foreman Langevin. Le boss Macdonald n'est pas fou de moi, il cherche, je crois, à me *sucquer*.

Mais auparavant je lui ferai bien de la misère. Il voudrait me faire travailler pour le Pacifique, mais à part de ma loterie j'ai un petit chemin de fer à Pontiac. Jamais je consentirai à faire un job pour le Pacifique, à moins d'avoir quelques *coppens* pour mon runroad.

Tous mes amis sont maltraités par le boss Macdonald. Le seul remède au mal serait de ficher le foreman Langevin à la porte. C'est lui seul qui me martyrise et qui sera cause peut-être que je sortirai de la boutique de Bytown.

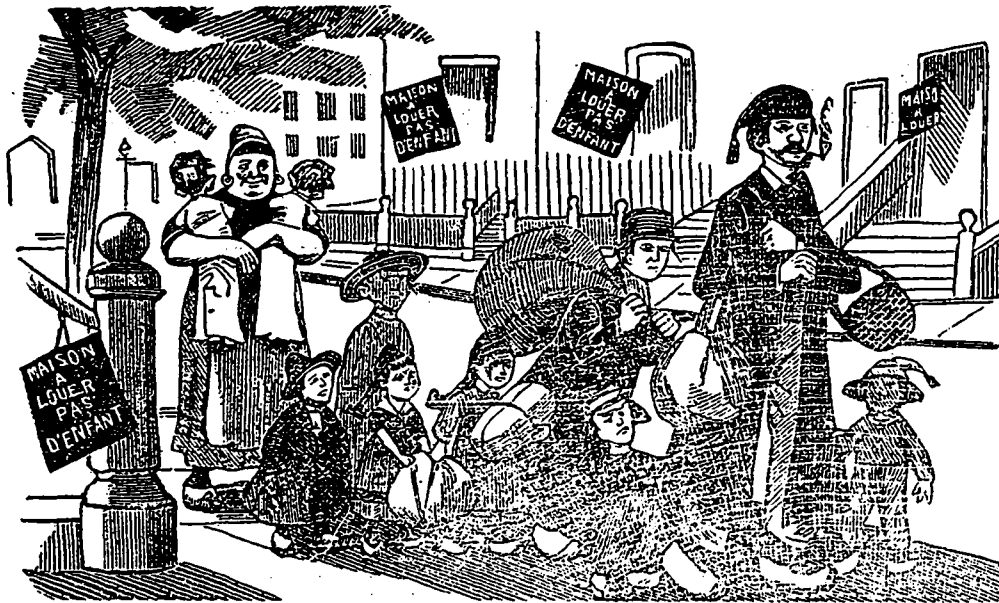
K. STONE.



CHAPLEAU—Dis donc, fais donc pas le malain, Langevin, c'est tannant d'être toujours à la queue.

LANGEVIN—N'y a plus de presse; le monde absorbe toute ma pensée.

SIR JOHN—Day after to-morrow.



1er mai 1888.



PROHIBITION.



Je l'aurais jamais cru.

Chez le Pasteur X....
On parle de la résurrection de Lazare.

—Ce n'est pas dans notre siècle qu'on verrait les morts se relever de leur tombeau.

—Ah! non, s'écrie le docteur Z... la médecine a fait trop de progrès!...

X....., qui loge sous les toits, entre quatre murs rompus et crevés, disait très philosophiquement :

—C'est la plus jolie chambre du monde; on y voit le jour toute la nuit.

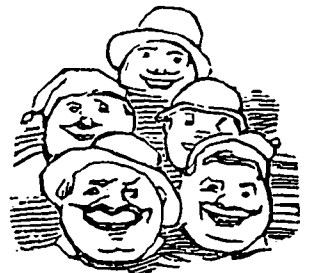
EFFETS D'ELECTION.



Apparence d'un homme préminent du comté d'Hochelega le soir de la votation.



Un qui refuse de payer son pari.



Ils l'ont eu bonne.



Double défaite.



Défait.



Célébrons.

SAC A TOUT METTRE

La scène se passe aux examens à l'étude du notariat à Montréal.

Un brave garçon, encore guidé par l'air du collège et qui ne semble pas appelé à la science du "Parfait Notaire" attend la première question de l'examineur.

— Voyons, mon ami, lui dit celui-ci d'un ton fraternel, dites-moi ce que vous savez de Louis XIV.

— Monsieur, répond l'élève avec dignité, je ne tiens jamais de propos sur personne !

ESCAMOTEUR

Pendant les élections du général Boulanger dans le Nord de la France, un prestidigitateur donnait un spectacle rouflant devant des légitimistes et des bonapartistes enthousiasmés du succès du général et de l'habile escamoteur.

— Eh bien messieurs ! que voulez-vous que je fasse maintenant, dit-il après quelques tours.

— Si vous escamotez la République ! s'écria un électeur ouvrier.

— Ça y est, dit le prestidigitateur.

PAS DE CHEVEUX !!

La petite Louise a 10 ans, maligne comme tout, est au salon avec un grand monsieur fort chauve ; on cause en attendant la maman. C'est Louise qui a la parole.

— Où as-tu diné hier dis ?
— Je suis allé au banquet Mercier à un louis par tête.

— Qu'est-ce que c'est ça, un banquet à un louis par tête ?

— Ça signifie qu'on donne autant de Louis qu'il y a de têtes.

Alors t'as pas payé toi ?

— Pourquoi pas ?
— Parce que maman dit comme ça, qu'au lieu d'une tête t'as un genou !

Au même instant madame entre.
Tableau !

SA PETITE FENÊTRE

A Ottawa l'autre jour un de nos grands diplomates disait dans un de ses discours, qu'il serait à désirer que chaque homme eût sur la poitrine une petite fenêtre, par laquelle on put voir tout ce qui se passait dans son cœur. Un député d'un esprit simple mais droit ne pouvait concevoir que ce fut précisément un homme aussi retors qui eût formé cet étrange vœu.

— Oh ! lui répondit-on, soyez tranquille, il n'a pas donné son secret : croyez que s'il était obligé d'ouvrir sa petite fenêtre, il aurait grand soin de tirer les rideaux !

MAUVAISE CONSTITUTION.

Un député Boulangiste rencontre un fameux docteur sur le seuil du Palais Législatif.

— Eh bien, docteur, comment se porte votre malade Madame D.

Complètement rétablie. — A quoi faut-il attribuer cette guérison miraculeuse ? Elle a été sauvée par la puissance de sa constitution ?

— Cré nom ! dans ce temps-ci, ce n'est pas à nous autres français, que pareille chose arriverait !

A L'AUDIENCE.

Un avocat de nos connaissances plaidait : " Votre Honneur, si vous connaissiez comme moi le client de mon adversaire, vous seriez obligé de convenir que c'est bien l'homme le plus envieux, le plus ignare, le plus vaniteux, le plus..."

Le juge — M. l'avocat V. vous vous oubliez !

LE MEME.

Devant un juge bien connu pour sa causticité, l'avocat V. lisait un inventaire arrive à ces mots :

Trois dames-jeannes, 4 cruches...

— Cinq, vous dis-je ! dit le juge.

— Mais juge, j'y étais.

— C'est juste pour cela, cinq !

Puisque vous le voulez, soit ! Et l'avocat continua sa lecture sans avoir compris.

LES LUNETTES.

Pendant les élections d'Hochelega un farceur de Montréal est abordé par un pauvre marchand de lunettes.

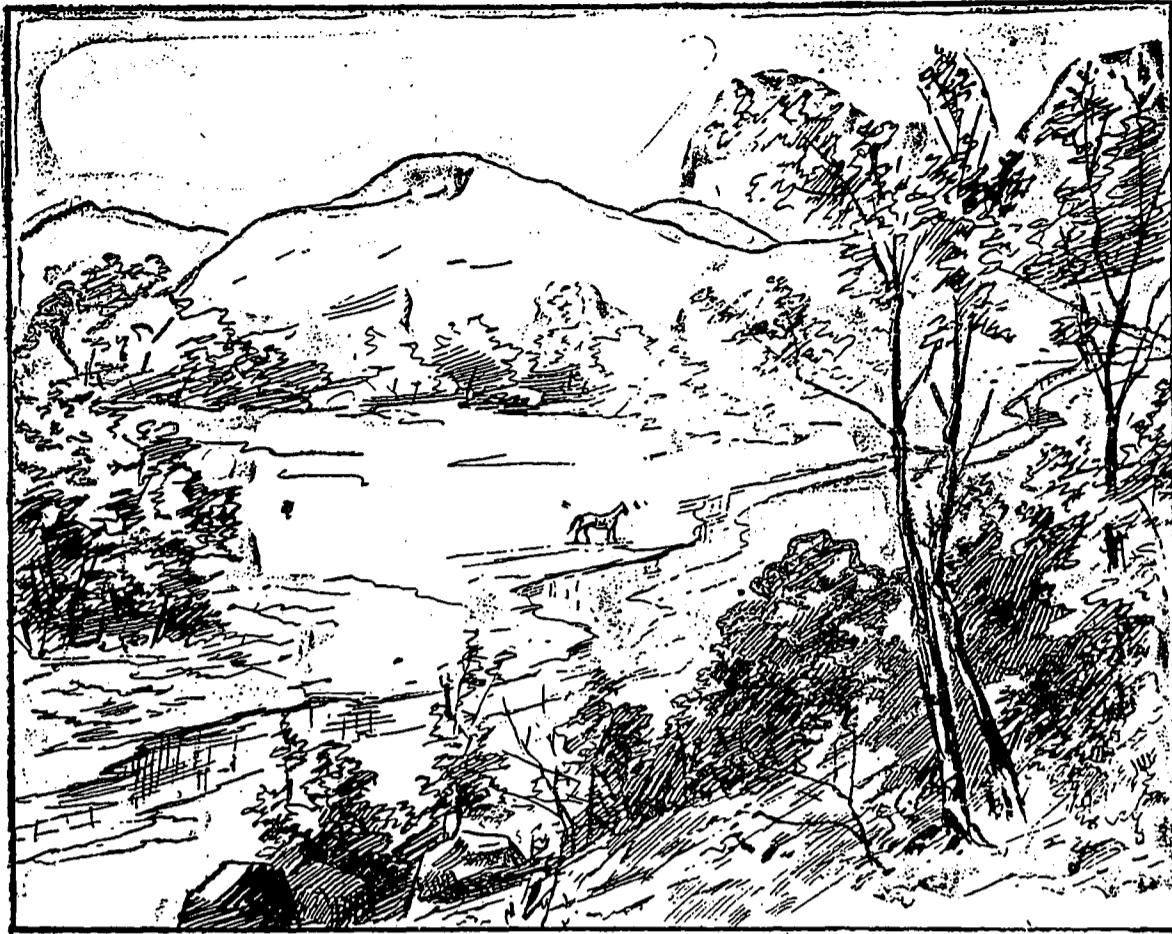
— Achetez-moi des lunettes, criait le juif, enfant d'Israël.

— Qu'est-ce qu'on y voit demandait d'un ton gouaillour le jeune malveillant, un indigo de la plus belle eau.

— Tout ce que vous désirez, fit le vendeur.

Le jeune homme se saisit des lunettes

Où va l'argent de la Colonisation.



Cherchez le pont. Cherchez la vallée. Trouvez le cheval savant, George Beaudoin.



DÉMÉNAGE.



CABALE DIFFICILE—RAIDE.



CABALE DIFFICILE—RUDE.

et de les braquer sur le marchand, en s'écriant : Tiens, on n'y voit que des coquins ! Mais à peine eut-il remis les binocles au rusé marchand que celui-ci les mettait sur son nez regardant à son tour le railleur s'écrier.

Tiens, c'est pourtant Dieu vrai ! Tête bleue !

UN MELON

En semant des graines de melon il y a quelques jours, je me rappelais inconsidérément d'une femme en colère qui s'adressant à son conjoint lui lâche le mot :

— Tiens Cyprien veux-tu que je te dise ma pensée ?

Eh bien, tu n'es qu'un melon !

— Lui avec le plus grand calme.

— Et dire que t'es faite d'une de mes côtes !!!

G. MALORIN.

Chanson de Mai.

Enfant, viens dans la plaine !
La forêt sombre est pleine
De chansons.

Le rossignol agile
Suspend son nid fragile
Aux buissons.

L'air est plein d'hirondelles,
Plein de battements d'ailes,
De frissons.

Prenons la grande route,
Qu'orne et reverdit toute,
Le printemps.

Viens ! ne crains plus, timide.
L'haléine trop humide,
Des autans ;

L'oiseau chante à ta porte,
Et d'ailleurs que t'importe,
A vingt ans ?

Regarde la nature !
Tout rayonne ou murmure
En ce jour.

L'oiseau, la fleur vermeille,
Chacun s'ouvre ou s'éveille
A son tour.

C'est le printemps ô femme !
Et la fleur de ton âme
C'est l'amour.

Cueille-la car tout passe !
Le printemps, c'est l'espace
D'un matin.

Aujourd'hui tout bourgeoine,
Mais demain c'est l'automne...
Et soudain,

Rayon, fleur, chant et feuille,
Tout se fane, s'effeuille,
Ou s'éteint.

JOSEPH NOLIN.

Plus les femmes voudront ressembler aux hommes, moins elles gouverneront et c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

Au Fil de la Plume.

La marmite bout, c'est dans ses flancs que sont contenues les nouvelles du jour, et c'est autour, chers lecteurs, que je vous convie pour apprendre les grands, les petits et les mille et un riens de la semaine. Nécessairement la première chose qui nous saute à la gorge en ce moment est la question du printemps; l'aurons-nous, l'aurons-nous pas. Toujours est-il qu'il se hâte lentement, *festina lente*. Il a bien l'air minaudant par-ci par-là, mais nous voilà arrivé à mai, et c'est à peine si nous pouvons compter sur quelques chaudes boutades; mais en échange, des semaines de pluie, des nuages foncés, des froideurs interminables! Donc, triste température, blagueur de printemps, et par temps mauvais temps, contretemps, pas de beau temps, et entre autres temps c'est embêtant, même épataut pour tous les habitants, mais c'est le printemps en attendant!

LES DESSERTS MINISTÉRIELS.

On a maintes et maintes fois répété et à satiété que ce qui tenait surtout les *blue bugs* au piédestal des affaires c'était leur engouement forcé pour la politique prolixe de Sir John, qui sait mettre à leur place les plus rebelles de ses tendres brebis, car on le sait déjà, "C'est là qu'on fait des rations." [Confédération]
A propos de ce qui précède, un rapprochement anecdotique. Un allemand (Sir John), fort mangeur, grand buveur, fonctionnait avec un rare bonheur dans un hôtel, et mangeait tout ce qu'il y avait. Il absorbait tout, et les gens à sa table (nos canadiens) ne pouvaient à peine se servir; et pas de conversation, il ouvrait la bouche que pour fourrer. Au dessert, il empoigne les fraises, un beau plat, et après deux ou trois assiettes il enfila le tout. L'un d'eux lui dit benoîtement: "Ah ça, laissez-nous en, nous les aimons nous aussi!" "Ah oui, mais pas tant que moi," et il enfila le restant!
Et voilà comment le grand chef affamé sait manger nos primeurs et enfourner au besoin nos bons sujets de députés.

AUTRE RAPPROCHEMENT.

Ces bons torys et pendards de l'alliance ancienne et nouvelle, ils se mêlent à tout propos de nos affaires, et nous ne nous occupons guère de leur attention à notre égard. Ils nous rappellent cet anglais et ce français qui fumaient de compagnie d'excellents cigares après dîner. La cendre de l'anglais tombait à chaque instant sur sa cravate, ce dont son compagnon l'avait averti charitablement à trois reprises. Au quatrième avertissement, l'anglais impatient d'être interrompu dans sa conversation, s'écrie avec humeur: "Il y a une heure que votre capot brûle et je ne vous en dis rien."
C'est ainsi que quand on brûle ou qu'on pend, brûlôt ou pendard garde un sang-froid de potence!!!

PAS DEPOURVU.

Un prêtre l'autre jour se trouvait à prendre le dîner dans un hôtel, rendez-vous de certains farceurs à la politique azurée. Quand on fut à table on se mit à rire du curé qui ne pensait pas tout-à-fait comme eux, et on lui lança une foule de quelibets insultants, sans qu'il y prit attention. Alors, eux désespérés de son attitude, l'un lui dit, un *dude* de première équipée: "Mais, monsieur le prêtre, je suis surpris de votre patience. N'avez-vous pas entendu ce qu'on vous a dit?" "Oh! si," dit le curé. "Je suis bien habitué à ces discours, j'en entends tous les jours de semblables; car vous ne savez pas qui je suis." "Non," dit le farceur. "Eh bien, je vais vous le dire pour que vous puissiez vous reconnaître. Je suis chapelain dans un asile de fous!!!" [Tableau!]

D. K. V.

Nous recueillons dans la *Gazette du Centre*, l'annonce suivante, parue en 3e page:

"On demande une jeune fille de la campagne n'ayant jamais servi. s'adresser aux bureaux du journal."

Paçons à autre chose.

Moralité d'une fable célèbre dédiée aux maris malheureux et jaloux:

Pauvre bête, Tandis qu'à peine, à tes pieds tu peux voir, Penses-tu lire au-dessus de ta tête?



Le Protecteur Indigo.

Le missionnaire Paradis obligé d'abandonner les colons, et son église à moitié bâtie, poursuivi par la mente affamée, Ross en tête, s'en va aux Etats-Unis comme huit cent mille de nos concitoyens.



Etes-vous décidée?—Non.



Etes-vous décidée?—Oui.



SOMMEIL—Hi! Hi!

RÉVEIL—Ah! Ah!

CHANSON

Dé-Confitures!!!

SUR L'AIR: "La polette d'un boulanger" ou "Ma tante Turlurette."

Tambour battant, j'arrive amis, de la campagne.
D'Hochelaga, j'ai vu le triomphe éclatant.
On tous les vrais amis ont fait mousser (Champagne)
Champagne très mousseuse, et pas un bleu content,
Pour comble de bonheur, c'était un vrai jéjé
Quand de Mastinongé, on est bientôt appris
Que le peuple en couleurs, sait distinguer et lire
Car on laissait le bleu pour préférer Legris.

De tous côtés, tassé, chaque orateur en cervo
Disait: "parlons le mieux et battons dans le (vii)
Frappons le monde et puis sages comme (Minerve)
Faisons partout trembler notre peuple éraillé
Et la Presse aux abois, demain ne pourra dire
Si l'Electeur dit vrai, ou si l'on a raison,
Et dans chaque comté, il y eut un tou rire
Quand Champagne et Legris gagnèrent à l'unisson.

Demain sera Javni! à moins qu'on nous (Parole)
Leblanc tout maulé dans la barge à Caron
S'embarquera du coup, en marche triom- (phale)
Avec Villeneuve & Co., rentrant dans leur (maison)
Fort imprudent d'ailleurs, celui qui voudrait (croire)
A des succès nouveaux chez nos amis pen- (dards)
De forat en forat, il leur reste la gloire,
Du feu de paille et puis, peut-être les..... (remords).

"LAIÏTOU."

POUR RIRE.

Dans la vie, dit-on, il faut savoir se retourner: hélas! ce sont surtout les parapluies qui suivent ce bon conseil.

L'adjudant Fichocloou est malade et Merluchon est chargé d'aller chercher du riz à la cantine pour lui faire de la tisane.

—Donnez-moi vite un peu de riz, dit-il à la cantinière, pour l'adjudant qui est malade; c'est pour le faire crever.

Au conseil de revision, un jeune homme se présente donnant des marques visibles d'imbécillité.

—Quelqu'un, demande le préfet qui préside, peut-il affirmer que l'état de ce garçon est sincère?

—Moi, répond un assistant, en ma qualité d'ancien instituteur, je certifie qu'il est idiot; c'est un de mes élèves.

Un brave et vieil officier assiste à une représentation de *Mam'zelle Nitouche*. Les mots un peu crus du Ramollot l'exaspèrent.

—Qu'est-ce qui m'a f.....tu (s'écrie-t-il furieux) des gens qui font parler les commandants comme des goujats!..... Parlons comme tout le monde à l'armée, s'crebleu!.....



Achetez Passepartout.

PASSEPARTOUT
PUBLIÉ PAR
ROUILLIARD & CIE.
Éditeurs-Propriétaires
BLOC-BRUNSWICK
SOREL.